

Brigitte NUYTENS

La boîte de sardines



Brigitte Nuytens

La Boîte de sardines

© Brigitte Nuytens, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1288-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Flore, ma fille.

PROLOGUE

Longtemps, je n'ai pas eu le sentiment d'exister. Je n'ai aucun souvenir d'une attention qui me serait gratifiée par un geste, un sourire, un regard bienveillant, confiant qui se pose en acte de foi et qui aurait pu m'éveiller vers la grâce d'une rencontre.

Du plus lointain de mes souvenirs, il ne me semble pas avoir ressenti un sentiment de bien-être, de sérénité, de confiance qui permet de s'abandonner, nue et fragile, dans les bras tendres d'une mère, dans le berceau de la sécurité et de l'amour.

Je n'ai pas eu de regards complices sans mot, de regards qui en diraient long sur les promesses de la vie, car le silence serait ici de la musique, une ouverture à l'épanouissement, une harmonie, une symphonie inachevée...

Je n'ai pas eu l'once de cette tendresse, de cet amour-là.

J'aurais aimé, pour me sentir libre, être attachée à un désir pour moi.

Comment devenir autonome sans attachement ? Sans relations ? Sans confiance ? Sans avoir goûté à la saveur de la plénitude ?

Je ne me rappelle pas d'une oreille attentive qui écoute mes balbutiements puis le chant de mes idées naissantes, pour que mes mots deviennent idées puis paroles, et mes paroles deviennent actions puis créations.

Je ne me rappelle pas d'échanges de paroles qui font que le temps s'arrête, car on se sait très important et respecté dans ses opinions, dans son identité.

Une écoute, un encouragement qui construit un cœur vaillant à l'ouvrage n'ont jamais été de mise...

Je ne me souviens pas de m'être transformée en princesse et d'un coup de baguette magique découvrir l'univers, rêver de sauver le monde.

Je ne me souviens pas d'avoir été invitée à convoquer le monde dans ses mystères, dans sa complexité pour se fondre en lui et de m'ouvrir vers tous les possibles pour en choisir le meilleur.

Comment me développer lorsque je pense être un épouvantail, et n'être pas au

cœur du vivant ?

Comment construire mon identité dans les reproches, la haine de ma mère vis-à-vis de moi ?

Ma mère a sucé toute ma substance, mon innocence, ma spontanéité et a inoculé son poison et sa colère dans mon sang et fera de moi un être sans défense en perpétuelle lutte, un être soumis, constamment en détresse psychologique, un être vulnérable avec un gros paquet de chagrin où nul endroit n'existe pour le déposer.

Une lutte à mort s'engage alors entre Manette, ma mère, et moi.

DIMANCHE 30 DÉCEMBRE 1956

Le froid s'engouffre dans les chaumières, le vent hurle dans la grange telle des loups affamés humant l'odeur de la chair fraîche. Le ciel gris est bas, l'orage menace, le jour se couchera encore plus tôt. La vieille dame courbée mais encore alerte malgré ses quatre-vingt-dix-neuf ans, vêtue de noir, vit dans la même cour que Manette Miche et Paul. Elle a encore oublié de fermer la porte de la grange, Manette le lui dira demain. La porte claque inlassablement et violemment au rythme du souffle du vent et fait sursauter Manette et réveille ses fantômes du passé. Sa vie, depuis son enfance, n'est que corvées, mise au service d'une folle entreprise de « fabrique d'anges », dix-huit au total, dirigée par d'implacables chefs, autoritaires et frustrés, Anne et Louis, ses parents.

Manette, septième enfant de la fratrie, ne comptera plus le nombre de patates, carottes à éplucher chaque jour, de couches à laver, de bois à scier, de seaux de charbon à rentrer tant la démesure échappe à l'entendement, sans compter le travail à la ferme à effectuer : le maïs à glaner, les vaches à traire, les poules à plumer, les pommes de terre à planter... Des corvées faites sans valorisation aucune, à coups d'injonctions sans récompense comme une évidence, une croix à porter, un destin qui se façonne... Une machine infernale qui broie à chaque tour de roue encore plus chaque jour, une enfance sans jeux, sans rire, mais aussi sans larmes et sans mots...

Une machine de guerre qui rétrécit l'âme sans respect pour l'originalité de chacun de ses enfants.

Une enfance sans culture, sans livre à la maison mais surtout sans culte de soi, où la règle tacite pour tous n'est que : suivre sans vague le chemin tracé, sur fond de la loi du père « Les études sont faites pour les feignants ».

La porte claque à grand bruit, infiltrant le cafard. Manette est fatiguée, elle n'aime pas l'hiver, le froid tombe sur ses épaules, elle passe vite fait un chandail mais elle doit économiser le charbon, l'hiver sera rude, elle n'a vu personne aujourd'hui, elle n'a pu se plaindre non plus... Elle a trouvé vingt centimes sous l'armoire, elle est soulagée, il ne lui manquait que dix centimes pour le pain et le lait. La vieille dame lui a fait crédit pour le loyer de ce mois, mais demain ? Elle se lève pour enfourner une dernière bûche dans le poêle et pour préparer les bouillottes qui chaufferont les lits pour la nuit. Elle retient un cri, son ventre lui fait mal à cause du malheur dedans. Manette a peu dormi cette nuit, Paul, cinq mois, a beaucoup pleuré. Il sourit à sa mère, lui tend ses bras, alors elle se pose un moment, un moment pour son éternité à lui. Ils jouent ensemble avec un camion bleu en plastique, un jouet offert par l'usine de Miche, le papa de Paul.

Paul est le trésor de Manette, son bien le plus précieux, un garçon de surcroît. Il échappera au destin inéluctable des filles soumises à la loi et l'autorité des hommes qui restent confinées à la maison pour les servir. Paul est son avenir, sa revanche, et il la sollicite pour cela, il la valorise par son sourire et elle accepte de le servir pour une noble cause, pour la meilleure. Elle désire que son fils, son « Pierrot », soit médecin ou avocat. Elle le veut ainsi et même si Paul est venu au monde un peu trop tôt, à l'âge où sa mère Anne a eu elle aussi son premier enfant, il l'a libérée du joug de ses parents. Malheureusement l'autre bébé, celui qui bouge dans son ventre, entrave son avenir, il la renvoie à la case départ. Elle ne profitera pas de la relation privilégiée avec son fils. Juste le temps d'une saison, d'une chanson, avant que l'autre ne vienne interrompre l'enchantement...

Elle aurait voulu danser après les corvées, l'autre les prolonge... Elle pense à son oncle Charles qui lui avait dit « Tu vas faire comme ta mère, un enfant tous les ans... » Elle n'avait pas pu répondre, anéantie, meurtrie par cette parole lancée comme une injonction, une prémonition, une parole de mauvais augure

par un assassin sans couteau. Elle l'avait haï à ce moment-là. Sa mère avait accouché deux fois la même année, en début et en fin d'année, l'horreur ! Sa mère avait été grosse tout le temps. Lorsque Manette rentrait de l'école, un bébé était là, posé dans un berceau, le dixième, le onzième, le douzième... Sorti de nulle part, sans un mot dit autour de ce bébé jusqu'au suivant. Manette aurait voulu crier à son oncle que non, ce n'était pas son destin, qu'elle ne voulait pas subir la loi de la nature, qu'elle avait le droit de n'avoir qu'un enfant.

Sa mère ne l'avait jamais aimée, jamais regardée, jamais considérée, elle n'était que le numéro 7 et elle n'aimait pas sa mère. Alors quand le bébé se met à bouger, l'autre, celui qui vit dans son ventre, elle sent la rage la dominer Elle serre la ceinture de son tablier aussi fort qu'elle le peut, et la porte de la grange claque encore et encore... Manette tape ses poings sur son ventre jusqu'à l'épuisement, jusqu'au manque d'air. Malgré le poids des seaux de charbon remplis au-delà du bord, le bébé s'accroche... Elle rage son impuissance, le bébé étouffe, ils étouffent ensemble, unis dans la même tragédie. Le bébé a une force vitale hors du commun et leurs deux énergies contraires : la vie, la mort annulent tout sentiment d'amour. Elle n'entend pas la souffrance du bébé, elle n'écoute que sa souffrance à elle. Manette vomit, elle vomit sa grossesse, elle vomit sa défaite.

« Si tu vis, tu vas me le payer, ce n'est pas toi qui seras le maître, ce n'est pas toi qui commanderas, je vais t'en faire baver ».

Paul se met à hurler, mais il regarde sa mère, grave, cruelle, il saisit la profondeur du moment, le désarroi de sa mère sans en comprendre l'essence. Il voudrait déjà la consoler, elle est si bonne !

Manette berce Paul, le tonnerre se met à gronder.

DIMANCHE 7 AVRIL 1957

Après un orage où Manette a couru pour s'abriter, le bébé est né plutôt que prévu : un an après Paul.

Bonjour Monsieur le Monde, bonjour, je suis une fille, je m'appelle Brigitte.

PARTIE 1

SOUVENIRS

DIMANCHE 7 AVRIL 1957

La sage-femme me pose délicatement dans le berceau de la maternité, je suis si petite, si frêle. Je nage dans la brassière bleue de Paul et mes menottes sont emprisonnées dans les bras de laine. Miche inscrit le prénom du bébé de sexe féminin sur le registre de naissance tendu par l'infirmière, prénom choisi par Mathilde, la mère de Miche.

Manette est épuisée, le bébé s'est nourri d'elle, lui a pris tout son fer. Elle ferme ses yeux, comme pour s'échapper de moi, pour ne pas rencontrer les yeux de sa fille : elle se ferme à moi.

« Maman, maman je t'en supplie, regarde-moi, prends-moi, enlève-moi de ce berceau, pose-moi sur ton cœur, dis-moi que je suis belle, tous les enfants sont beaux dans les yeux d'une mère, regarde-moi, cueille-moi, recueille-moi, on va s'apprivoiser, se connaître, tu verras ce sera bien, il faudra un peu de temps pour ça... Tu me reconnais ? J'ai ton odeur, je te ressemble, je te ressemble tellement. Réponds-moi maman, maman tu n'es pas là ? Je suis si petite, sans défense, j'ai besoin de toi, je me sens si seule déjà. Prends ma main caresse là, Où es-tu, maman ? Tu es déjà si loin... Je ne t'entends pas, je me perds, je suis perdue... Je ne sens plus non plus les battements du cœur tout près de mon visage... »

Quelques jours plus tard, la vieille dame d'à côté me sourit :

— Qu'est-ce qu'elle est gentille cette petite fille, on dirait un ange, elle ne pleure jamais.

Manette n'entendait plus mes cris, ils s'évanouissaient dans les ténèbres de son indifférence, alors je me suis tue. Je me suis tuée.

DIMANCHE 14 AVRIL 1957

RETOUR DE MATERNITÉ